

Les meilleures nouvelles
de
**VIRGINIA
WOOLF**

Nouvelles
traductions



ÉDITIONS
RUE SAINT AMBROISE

COLLECTION

Les meilleures nouvelles

Les meilleures nouvelles
de
VIRGINIA
WOOLF

Nouvelles traductions

 ÉDITIONS
RUE SAINT AMBROISE

SOMMAIRE

<i>Présentation de la collection</i>	7
<i>Préface</i>	11
Entendu sur les Downs : la genèse du mythe	19
Kew Gardens.....	25
Solides.....	37
Lundi ou mardi.....	47
Dans le verger.....	51
Mrs Dalloway à Bond Street	57
La nouvelle robe.....	71
Ensemble et séparés.....	85
Bonheur	95
L'homme qui aimait son prochain.....	101

Une mélodie toute simple.....	113
La mort du papillon de nuit.....	127
La fascination de l'étang.....	133
La partie de chasse.....	137
La duchesse et le joaillier.....	151
Lappin et Lapinova.....	163
Moment : nuit d'été.....	179
Le legs.....	187
Notices.....	201

Présentation de la collection

La France a été un grand pays de la nouvelle. Certains l'ont oublié, qui prêtent aux lecteurs français un penchant inné pour le roman. L'attrait pour la nouvelle qui faisait au XIX^e siècle le succès des journaux semble faire retour aujourd'hui par un biais particulièrement fécond, celui de la création. Partout en France des ateliers d'écriture s'ouvrent, des concours se créent, des blogs d'auteur remettent la forme courte au centre de la pratique littéraire. Pour répondre à cet intérêt grandissant, les *Éditions Rue Saint Ambroise* lancent aujourd'hui une collection qui rassemble l'essentiel de l'œuvre de grands nouvellistes du XX^e siècle. Une sorte de bibliothèque idéale de la nouvelle contemporaine qui permettra au public français de découvrir ou redécouvrir des œuvres phares grâce à des traductions modernes et soignées.

Si nous employons le mot nouvelle, c'est simplement par commodité. Il serait plus pertinent de parler, comme Virginia Woolf, d'un « nouveau genre qui n'a pas encore de nom ». Une sorte de nouvelle nouvelle dont la source semble être l'œuvre d'Anton Tchekhov. Tous les grands nouvellistes du XX^e siècle que nous publierons dans cette collection

(Katherine Mansfield, Flannery O'Connor, Carson McCullers, Francis Scott Fitzgerald, Ernest Hemingway, Raymond Carver, Jorge Luis Borges, Julio Cortazar, etc.) ont été de grands lecteurs de Tchekhov et, d'une manière souvent revendiquée, ses héritiers.

Aucun auteur français ne figure dans cette liste et pour cause, au XX^e siècle, la nouvelle en France est devenue un genre mineur. Si le constat est indiscutable, l'explication l'est moins. À nos yeux, le déclin de la nouvelle française obéit moins à un engouement croissant pour le roman qu'à une incapacité propre à la fiction courte de se renouveler. En France tout se passe comme si la nouvelle n'avait jamais vraiment réussi à se défaire de la forme héritée du XIX^e siècle dont Maupassant constitue à la fois l'aboutissement et le point de fixation. Le génie de Maupassant, dont on continue à lire et à enseigner les nouvelles comme des modèles du genre, a minimisé la révolution apportée par Tchekhov et par là même, empêché la nouvelle forme de faire évoluer l'ancienne. Privée de cette approche moderne, la nouvelle est devenue en France un genre somptueux, brillant et suranné qui ne parvient plus à saisir la complexité de notre monde.

Il est donc urgent de rouvrir ces textes et de les lire avec attention comme s'ils étaient non pas derrière, mais devant nous, très en avance sur notre propre conception de la nouvelle. C'est l'objectif de cette collection, faire redécouvrir cette littérature qui, à partir de Tchekhov, développe un genre littéraire aussi mal connu en France que

les nouvelles de l'écrivain russe (nous publierons en 2020 un grand volume consacré à Tchekhov), une nouvelle nouvelle qui s'épiphanise avec Virginia Woolf, se perfectionne avec Katherine Mansfield, se dépouille avec Raymond Carver et nous parvient encore aujourd'hui des quatre coins du monde avec des accents toujours inattendus.

Bernardo Toro

Préface

Virginia Woolf a écrit un peu plus de cinquante nouvelles. La première date de 1906, la dernière de 1941. Dix-huit ont été publiées de son vivant et sont parues principalement dans les revues littéraires *Atheneum* de John Middleton Murry et *Criterion* de T.S. Eliot, dans la revue avant-gardiste *Broom*, dans le *Times Literary Supplement* et dans les magazines américains *The Dial*, *The Forum*, *Harper's Bazaar* et *Harper's Monthly Magazine*. Seules huit d'entre elles ont fait l'objet d'un volume, *Monday or Tuesday*, édité et publié par l'auteur en 1921 à la Hogarth Press. Après la mort de Virginia en 1941, Leonard Woolf publie en 1944 aux mêmes éditions, un recueil, *A Haunted House and Other Short Stories*, réunissant plusieurs nouvelles inédites accompagnées d'une sélection de textes déjà publiés. En 1973, toujours à la Hogarth Press, éditée par Stella McNichol, paraît *Mrs Dalloway's Party*, une séquence de sept nouvelles (dont deux inédites), ayant pour thème la soirée chez Mrs Dalloway. Enfin en 1985 paraît chez Harcourt Brace Jovanovitch, sous la direction de Susan Dick, *The Complete Shorter Fiction of Virginia Woolf*, édition révisée et augmentée en 1989.

Nous avons choisi pour ce recueil dix-huit de ces nouvelles. Elles donnent un aperçu de l'extraordinaire liberté avec laquelle Virginia Woolf conçoit le texte court : une forme souple pouvant se prêter à l'esquisse – sa plume semble alors se transformer en pinceau –, à la prose poétique, à la caricature, ou encore se composer en séquence, à la manière d'une suite musicale. Le plus important, écrit-elle dans son *Journal*, étant « de serrer d'aussi près que possible mes propres idées et de leur donner une forme acceptable ».

Les textes recueillis sont classés dans l'ordre supposé de leur rédaction. Cela permet de les situer en lien avec la production romanesque de l'écrivain, inaugurant ou prolongeant par ces « études » un processus de création. Ainsi « Mrs Dalloway à Bond Street » est à l'origine du roman *Mrs Dalloway*, tandis que les sept autres nouvelles qui le suivent, le parachèvent.

Pour chacun de ces dix-huit textes nous proposons une nouvelle traduction et avons fait appel pour cela à une équipe de traducteurs. Plusieurs traducteurs, ce sont autant d'interprétations possibles, à la manière dont plusieurs musiciens jouent un même compositeur. Chacune met en valeur une couleur différente. Cette pluralité de points de vue sur l'écrivain montre la richesse de sa langue, ses multiples versants. Catherine Lisak nous fait entendre le dialogue de Virginia Woolf avec William Shakespeare ; Anne-Florence Quaireau celui avec Marcel Proust, Oscar Wilde, entre autres ; Laurence Petit met

en relief la virtuosité de la syntaxe des phrases de Woolf, due peut-être à sa pratique quotidienne du grec ; Ulysse Lhuillier fait ressortir un aspect hitchcockien de la nouvelle « Le legs » ; Denis Lagae-Devoldère le travail sur la caricature voulu par l'écrivain ; Pascal Bataillard, son humour, parfois sa cruauté, le rythme presque joycien des monologues intérieurs. Mais au-delà de leurs différences, ces traductions ont en commun le souci de s'ouvrir à l'influx de l'anglais de Virginia Woolf plutôt que de le naturaliser. Ainsi nous ne remplaçons pas un mot, lorsque l'auteur a décidé de le répéter, sous prétexte que cela ne se fait pas en français. De même nous avons préféré ne pas traduire sa ponctuation, afin de garder le plus possible le rythme, la prosodie de sa langue.

Les nouvelles choisies sont comprises entre deux dates, 1916 et 1941. Deux dates correspondant à des textes écrits pendant la guerre. La guerre est à l'évidence pour Virginia Woolf une épreuve intime, radicale, dont elle fait une question littéraire fondamentale. Dans son *Journal*, en août 1921, elle la compare à un rébus. C'est-à-dire à une suite de signes hétérogènes, chiffres, lettres, objets juxtaposés, dont le déchiffrement est une phrase. Cette surprenante comparaison pose la guerre comme une énigme à résoudre par le langage. La guerre génère des phénomènes inconnus, est elle-même le produit de forces insondables, dont il faut trouver le sens et les mots pour le dire si l'on ne veut pas devenir fou ou muet. Pour Virginia Woolf, qui

termine son premier roman *The Voyage Out* (*La Traversée*) en 1915, en même temps qu'elle subit un des plus violents épisodes de sa dépression, trouver la solution à ce rébus est un enjeu vital.

Le texte qui ouvre ce volume, « Entendu sur les Downs » (1916), décrit « la guerre depuis la rue », à distance des combats. Virginia Woolf juxtapose des scènes étranges où s'expriment les peurs des habitants, leurs croyances irrationnelles, leurs illusions auditives ou visuelles. Le bruit des canons en France « ressemble au bruit que feraient des tapis gigantesques battus par des femmes gigantesques, entendu de loin » (comparaison qu'elle reprendra dans *La Chambre de Jacob* en remplaçant les femmes par des filles de la nuit). Ou encore la cloche d'une église est douée du pouvoir de prédire la paix.

Au fond, la solution de Virginia Woolf au rébus consiste à le renverser. Il ne s'agit pas tant de retrouver une phrase définie à l'avance, que de s'intéresser aux signes hétérogènes qui composent le rébus et de restituer leur discontinuité dans l'écriture. Signes, entités ayant chacun un espace propre, un temps propre ; et dont la nature varie selon leur place dans le récit. Le bruit du canon devient image d'un spectacle titanesque, mais peut aussi se faire plus léger que le fantôme d'un écho. Fantôme qui se transforme à son tour en cavalier vous dépassant au galop dans un tonnerre de sabots. Richesse et plasticité des métaphores... Il y a toujours une sorte de drame qui se joue dans les textes de Virginia Woolf, dont on se demande si ce n'est pas la

nature de l'espace et du temps qui en constitue l'intrigue. Espace et temps, non plus comme entités abstraites, mais comme champs d'expériences personnelles et singulières.

Cette attention portée au fragment, à sa logique discontinue, à l'épreuve du temps et de l'espace, est devenue un principe d'écriture qui s'étend à l'ensemble de l'œuvre de Virginia Woolf. Ainsi dans « Lundi ou mardi », le point de vue se déplace d'un héron en vol à celui des passants de la rue, ouvrant plusieurs perspectives à la fois. Dans « Solides », au contraire, le protagoniste s'enferme dans un monde incommunicable, sans intelligibilité pour autrui. Ou encore « Dans le verger », où une jeune fille, Miranda (sortie de *La Tempête* de Shakespeare !) répète trois fois un rêve de filles qui éclatent de rire.

La séquence autour de *La Soirée de Mrs Dalloway* marque un temps épiphanique pour l'auteur. Les mêmes personnages se retrouvent d'une nouvelle à l'autre, chaque nouvelle privilégiant le point de vue de l'un d'entre eux. Ils sont à la soirée de Clarissa Dalloway, donc en même temps dans un même lieu. Mais Virginia Woolf les enveloppe chacun d'une conscience qui les sépare les uns des autres ; elle creuse autour d'eux des tunnels, qui parfois se rejoignent, des caves, des pièces brillantes, des jardins secrets, par où ils s'échappent et se projettent dans un autre temps. À force de reconfigurer l'espace et le temps des personnages, le lecteur en arrive à la conclusion que les corps n'appartiennent pas à un champ spacio-temporel unique, mais qu'ils *sont* cet espace et ce temps chacun sur un mode singulier.

À partir de 1932, les fictions ont une facture plus « classique ». Virginia Woolf s'exerce dans l'art du récit, de la continuité et des phrases directes. Leur tonalité est en même temps plus sombre. La société et ses codes sont devenus désuets, absurdes. « La partie de chasse » se termine de façon chaotique ; la comédie du mariage dans « Lappin et Lapinova » s'achève sur un constat acide ; par un suicide dans « Le legs ». Une nouvelle guerre éclate. Le bruit d'un avion survolant sa maison la fait penser à un frelon, qui réveille un autre frelon, cette fois dans son esprit, écrit-elle. La guerre est à nouveau une énigme à déchiffrer. « Cette guerre a été déclenchée de sang-froid. On a tout simplement le sentiment que l'engin de mort devait nécessairement se mettre en action. [...] Tout cela paraît totalement insensé – un massacre de pure forme. Un peu comme si l'on prenait un vase dans une main et un marteau de l'autre. Pourquoi faut-il que celui-ci soit réduit en morceaux ? Nul ne le sait. »

Cette fois c'est peut-être au-dessus de ses forces. Mais elle continue d'écrire, malgré les forces de néantisation qui voudraient rendre vaine toute activité de penser : « Et pour la énième fois je le redis : toute idée, quelle qu'elle soit, contient plus de réalité que tous les maux engendrés par la guerre. Ce pour quoi nous avons été créés ; et notre seule contribution possible... Ce petit crépitement d'idées est une salve que je tire au nom de la liberté – voilà du moins ce que je me dis. »

Aucune guerre, aucun désastre n'y ont rien fait et n'ont rien empêché, Virginia Woolf a construit son œuvre, qui demeure, plus que jamais réelle, et indestructible.

Florence Didier-Lambert

frémissent tandis qu'elles nous traversent.

Alors voici qu'advient la terreur, l'exultation ; pouvoir s'éclipser inaperçu ; tout seul ; se volatiliser ; être emporté pour chevaucher le vent capricieux ; le vent turbulent ; le vent qui piaffe et hennit ; ce cheval à la crinière rejetée en arrière à chaque souffle ; cabrioles du fourrageur ; l'éternel voyageur qui galope, errant dans l'indifférence. Se fondre aux ténèbres aveugles, devenir flux et frissons, sentir couler la splendeur qui remonte le long du dos pour redescendre dans les membres, faisant luire le regard embrasé, lumineux, et s'immerger dans la turbulence du vent.

« Tout est trempé. C'est la rosée qui monte. Il est temps de rentrer. »

Alors une forme se met en branle, enfle et s'élève et nous passons, traînant des manteaux le long du chemin, pour nous diriger vers les fenêtres éclairées, la lumière tamisée se diffuse entre les branches et nous passons la porte, l'espace carré nous enserme d'un tracé linéaire ; et voici une chaise, une table, des verres, des couteaux, et nous voici remisés et logés ; bientôt il nous faudra un verre d'eau pétillante avant de choisir quelque lecture pour la nuit.

Le legs

Traduction de Ulysse Lhuilier

« Pour Sissy Miller. » Soulevant la broche de perles qui reposait parmi un panel de bagues et de broches sur une petite table dans le salon de sa femme, Gilbert Clandon lut l'étiquette : « Pour Sissy Miller, avec toute mon affection. »

C'était tout à fait Angela que d'avoir pensé même à Sissy Miller, sa secrétaire. Et pourtant qu'il était étrange, pensa Gilbert Clandon une fois de plus, qu'elle ait tout laissé dans

un tel ordre – un petit cadeau pour chacun de ses amis. C'était comme si elle avait prévu sa mort. Pourtant elle était en parfaite santé quand elle avait quitté la maison ce matin-là ; qu'elle était descendue du trottoir à Piccadilly et que la voiture l'avait tuée.

Il attendait Sissy Miller. Il lui avait demandé de venir ; il lui était redevable, estimait-il, après toutes ces années passées avec eux, de cette marque de reconnaissance. Oui, se disait-il encore, alors qu'il attendait, il était étrange qu'Angela ait tout laissé dans un tel ordre. Chacun de ses amis avait reçu un témoignage de son affection. Chaque bague, chaque collier, chaque petite boîte chinoise – elle avait une passion pour les petites boîtes – avait un nom qui lui correspondait. Et chacun d'entre eux correspondait à un souvenir pour lui. Celui-ci, c'était lui qui lui avait donné : le dauphin en émail aux yeux de rubis – elle avait sauté dessus un jour dans une petite ruelle de Venise. Il se souvenait encore de son petit cri de joie. Pour lui, bien sûr, elle n'avait rien laissé en particulier, sauf peut-être ses carnets. Quinze petits volumes, reliés en cuir vert, se dressaient derrière lui sur le bureau d'Angela. Depuis qu'ils étaient mariés, elle avait tenu des carnets. Quelques-uns de leurs rares – il ne pouvait les appeler disputes, disons différends – avaient été à propos de ces carnets. Quand il entra et la surprenait en train d'écrire, elle fermait toujours son carnet ou mettait sa main par-dessus. « Non, non, non », il pouvait l'entendre dire, « Après ma mort – peut-être. » Alors elle les lui avait laissés, comme legs. C'était la seule chose qu'ils

n'avaient pas partagée de son vivant. Mais il avait toujours été certain qu'il mourrait avant elle. Si seulement elle s'était arrêtée un moment pour réfléchir à ce qu'elle faisait, elle serait encore en vie maintenant. Mais elle était descendue directement du trottoir sur la rue, avait dit le conducteur lors de l'enquête. Elle ne lui avait laissé aucune chance de s'arrêter à temps... À ce moment-là, les bruits de voix dans le hall l'interrompirent.

« Miss Miller, Monsieur », annonça la femme de chambre.

Elle entra. Il ne l'avait jamais vue seule de sa vie ni, bien sûr, en pleurs. Elle était terriblement affligée, et ce n'était pas surprenant. Angela avait été bien plus pour elle qu'une employeuse. Elle avait été une amie. Pour lui, pensa-t-il alors qu'il lui présentait une chaise en l'invitant à s'asseoir, elle était à peine différenciable de n'importe quelle autre femme de son genre. Il y avait des milliers de Sissy Miller – de tristes petites femmes en noir tenant des porte-documents. Mais Angela, avec son génie pour la sympathie, avait découvert toutes sortes de qualités chez Sissy Miller : elle était la discrétion en personne ; si silencieuse ; si digne de confiance, on pouvait tout lui dire, et ainsi de suite.

Miss Miller fut d'abord incapable de parler. Elle resta assise là à se tamponner les yeux avec son mouchoir de poche. Puis elle fit un effort.

« Pardonnez-moi, Mr Clandon », dit-elle.

Il murmura. Bien sûr qu'il comprenait. C'était tout naturel. Il devinait ce que sa femme avait pu représenter pour elle.

« J'ai été si heureuse ici », dit-elle en regardant tout autour. Ses yeux vinrent se poser sur le bureau derrière lui. C'était là qu'elles avaient travaillé – elle et Angela. Car Angela avait eu sa part des responsabilités qui incombent à l'épouse d'un homme politique important. Elle avait été la plus grande aide pour lui de toute sa carrière. Il les avait souvent vues, elle et Sissy, assises à ce bureau – Sissy à la machine à écrire, tapant les lettres qu'elle lui dictait. Sans doute Miss Miller pensait-elle à cela aussi. Maintenant tout ce qu'il lui restait à faire était de lui donner la broche que sa femme lui avait laissée. Un cadeau plutôt incongru lui semblait-il. Il aurait sans doute été plus approprié de lui laisser une somme d'argent, ou bien la machine à écrire. Mais puisqu'il en était ainsi – « Pour Sissy Miller, avec toute mon affection. » Et, prenant la broche, il la lui donna accompagnée d'un petit discours qu'il avait préparé. Il savait, dit-il, qu'elle l'apprécierait. Sa femme l'avait souvent portée... Et, en la prenant, elle répondit, comme si elle aussi avait préparé un discours, que ce serait pour toujours un bien chéri... Elle avait, supposait-il, d'autres vêtements sur lesquels une broche de perles n'aurait pas l'air si incongru. Elle portait le petit manteau et la jupe noire qui semblaient être l'uniforme de sa profession. Puis, il se souvint – elle était en deuil, bien sûr. Elle aussi avait vécu une tragédie – un frère, qu'elle avait chéri, était mort seulement une semaine ou deux avant Angela. Dans quelque accident ? Il se souvenait uniquement qu'Angela lui en avait parlé. Angela, avec son génie pour la sympathie, avait été terriblement

bouleversée. Pendant ce temps Sissy Miller s'était levée. Elle mettait ses gants. Apparemment, elle ne souhaitait pas déranger. Mais il ne pouvait pas la laisser partir sans avoir dit quelque chose concernant son avenir. Quels étaient ses projets ? Pouvait-il l'aider d'une façon ou d'une autre ?

Elle fixait le bureau ; là où elle avait été assise à la machine à écrire, et là où reposaient les carnets. Et, distraite par ses souvenirs d'Angela, elle ne répondit pas tout de suite à la proposition qu'il lui faisait. Pendant un moment, elle sembla ne pas comprendre. Alors il répéta :

« Quels sont vos projets, Miss Miller ?

– Mes projets ? Oh, ce n'est rien, Mr Clandon, s'exclama-t-elle. Ne vous dérangez pas pour moi. »

Il crut comprendre qu'elle pensait ne pas avoir besoin d'aide financière. Il serait mieux, réalisa-t-il, de faire ce type de suggestion dans une lettre. Tout ce qu'il pouvait faire pour le moment était de dire en lui prenant la main, « N'oubliez pas, Miss Miller, si je peux vous aider de quelconque façon, ce serait un plaisir... » Puis il ouvrit la porte. Au seuil de la porte, elle se figea un instant, comme si une idée l'avait soudainement frappée.

« Mr Clandon », dit-elle, le regardant droit dans les yeux pour la première fois, et pour la première fois il fut saisi par l'expression empathique et pénétrante de ses yeux. « Si, à n'importe quel moment » continua-t-elle, « il y a quelque chose que je peux faire pour vous aider, n'oubliez pas, ce serait pour moi, par égard pour votre femme, un plaisir... »

Sur ces mots, elle disparut. Ses mots et le regard qui les

accompagnait étaient inattendus. On aurait presque pu croire qu'elle pensait, ou espérait, qu'il ait besoin d'elle. Une idée curieuse, peut-être invraisemblable, lui vint en tête alors qu'il revenait à sa chaise. Se pouvait-il que durant toutes ces années où lui l'avait à peine remarquée, elle ait, comme disent les romanciers, nourri une passion secrète pour lui ? En passant, il aperçut son propre reflet dans le miroir. Il avait plus de cinquante ans ; mais il ne pouvait s'empêcher d'admettre qu'il était encore un homme d'allure très distinguée, comme le miroir le lui montrait.

« Pauvre Sissy Miller ! » dit-il, riant à moitié. Comme il aurait aimé partager cette plaisanterie avec sa femme ! Il se tourna instinctivement vers ses carnets. « Gilbert, » lut-il, ouvrant un carnet au hasard, « était si beau... » C'était comme si elle avait répondu à sa question. Bien sûr, semblait-elle dire, tu es très attirant pour les femmes. Bien sûr, Sissy Miller le trouvait aussi. Il continua. « Comme je suis fière d'être son épouse ! » Et il avait toujours été très fier d'être son mari. Combien de fois, quand ils dînaient quelque part, il l'avait regardée depuis son côté de la table et pensé pour lui-même, elle est la femme la plus charmante ici ! Il continua. Cette première année où il s'était présenté au Parlement. Ils avaient fait le tour de sa circonscription. « Quand Gilbert s'est assis, les applaudissements ont été retentissants. Tout l'auditoire s'est levé et a chanté : 'For he's a jolly good fellow.' J'étais comme transportée ». Il s'en souvenait aussi. Elle était assise dans la tribune à ses côtés. Il pouvait encore voir le regard qu'elle lui avait lancé, et les larmes qu'elle avait dans

les yeux. Et ensuite ? Il tourna quelques pages. Ils étaient allés à Venise. Il se souvint de ces joyeuses vacances après l'élection. « Nous avons pris des glaces chez Florian. » Il sourit – quelle enfant ; elle adorait les glaces. « Gilbert m'a fait un récit des plus intéressants sur l'histoire de Venise. Il m'a dit que les Doges... » Elle avait tout retranscrit avec son écriture d'écolière. Un des grands plaisirs de voyager avec Angela était son envie d'apprendre. Elle était tellement ignorante, avait-elle l'habitude de dire, comme si ce n'était pas l'un de ses charmes. Puis – il ouvrit le volume suivant – ils étaient revenus à Londres. « J'étais si soucieuse de faire bonne impression. J'ai mis ma robe de mariée. » Il pouvait la voir, encore maintenant, assise à côté du vieux Sir Edward ; faisant conquête de ce redoutable vieil homme, son chef. Il poursuivit rapidement, reconstituant les scènes les unes après les autres grâce à ses fragments incomplets. « Dîner à la chambre des Communes... Soirée chez les Lovegrove. Est-ce que j'ai réalisé mes responsabilités, m'a demandé Lady L., étant la femme de Gilbert ? » Puis, comme les années passaient – il prit un autre volume depuis le bureau – il devint de plus en plus absorbé par son travail. Et elle, bien sûr, se retrouva plus souvent seule... Apparemment, cela avait été une grande peine pour elle qu'ils n'aient pas eu d'enfant. « Comme j'aurais voulu », lisait-on quelque part, « que Gilbert ait un fils ! » Bizarrement, lui n'avait jamais vraiment regretté cela. La vie avait été tellement pleine, tellement riche. Cette année-là, on lui avait confié un poste d'importance mineure au gouvernement. Un poste

d'importance mineure seulement, mais son commentaire avait été : « Je suis certaine qu'il sera Premier Ministre ! » Et bien, si les choses s'étaient déroulées différemment, cela aurait pu se produire. Il s'arrêta ici dans sa lecture pour spéculer sur ce qui aurait pu se produire. La politique est un pari, pensa-t-il ; mais la partie n'est pas encore finie. Pas à cinquante ans. Il jeta un rapide coup d'œil sur d'autres pages, pleines des petites futilités, des insignifiantes, heureuses futilités quotidiennes qui avaient composé sa vie.

Il prit un autre volume et l'ouvrit au hasard. « Quelle lâche je suis ! J'ai encore laissé échapper ma chance. Mais il me paraît égoïste de le déranger avec mes propres affaires, quand il a autant de choses auxquelles il doit penser. Et nous avons si rarement une soirée seuls. » Qu'est-ce que cela voulait dire ? Oh, voilà une explication – cela se rapportait à son travail dans l'East End. « J'ai enfin trouvé le courage de parler à Gilbert. Il a été si gentil, si bon. Il n'a eu aucune objection. » Il se souvenait de cette discussion. Elle lui avait dit qu'elle se sentait si désœuvrée, inutile. Elle souhaitait avoir un travail à elle. Elle voulait faire quelque chose – elle avait rougi de façon si charmante en le disant, assise sur cette chaise même, se souvint-il – pour aider les autres. Il l'avait taquinée un peu. N'avait-elle pas assez à faire en s'occupant de lui, à la maison ? Enfin, si ça l'amusait, bien sûr qu'il n'avait pas d'objection. Qu'est-ce que c'était ? Un district ? Un comité ? À la seule condition qu'elle devait promettre de ne pas se rendre malade. C'est ainsi que, tous les mercredis, elle s'était rendue à Whitechapel. Il se souvenait à quel point

il détestait les vêtements qu'elle portait à ces occasions. Mais elle avait pris ce travail très sérieusement, apparemment. Les carnets étaient remplis de références telles que : « Rencontré Mrs Jones... Elle a dix enfants... Mari a perdu son bras dans un accident... Fait de mon mieux pour trouver un travail pour Lily. » Il sauta quelques pages. Son nom à lui apparaissait de moins en moins fréquemment. Son intérêt se relâcha. Par exemple : « Débat passionné sur le socialisme avec B.M. » Qui était B.M. ? Il ne parvenait pas à compléter les initiales ; probablement une femme, supposa-il, qu'elle aurait pu rencontrer à un de ses comités. « B.M. a fait une violente critique sur les classes supérieures... Je suis rentrée à pied après la réunion avec B.M. et j'ai tenté de le convaincre. Mais il est si borné. » B.M. était donc un homme – sans doute un de ces « intellectuels », qui sont si violents, comme avait dit Angela, et si bornés. Elle l'avait invité à venir la voir, apparemment. « B.M. est venu dîner. Il a serré la main de Minnie ! » Cette note d'exclamation fit prendre un nouveau tour à son imagination. B.M., semblait-il, n'était pas habitué aux femmes de chambre ; il avait serré la main de Minnie. C'était vraisemblablement un de ces ouvriers insipides qui ventilent leurs opinions dans les salons des dames. Gilbert connaissait le genre, et n'avait aucune sympathie pour ce spécimen en particulier, peu importe qui était B.M. Le voilà qui réapparaissait. « Suis allée avec B.M. à la Tour de Londres... Il m'a dit que la révolution était inévitable... Il dit que l'on vit dans un paradis pour dupes. » C'était exactement le genre de chose que B.M. pourrait dire – Gilbert pouvait

l'entendre. Il pouvait aussi le voir clairement – un petit homme trapu, avec une barbe rêche, cravate rouge, vêtu, comme ils le sont tous, de tweed, et qui n'avait jamais fait une vraie journée de labeur de sa vie. Sûrement, Angela avait eu le bon sens de voir à travers lui ? Il continua sa lecture. « B.M. m'a dit des choses très déplaisantes sur – » Le nom était effacé soigneusement. « Je lui ai dit que je n'écouterai aucune autre insulte au sujet de – » Encore une fois, le nom était effacé. Se pouvait-il que ce fût son nom à lui ? Était-ce pour cela qu'Angela recouvrait la page si rapidement quand il entra ? L'idée vint ajouter à son dégoût croissant pour B.M. Il avait eu l'impertinence de parler de lui dans cette pièce même. Pourquoi Angela ne lui avait-elle jamais dit ? Cela ne lui ressemblait pas du tout de cacher quoi que ce soit ; elle était l'âme de la sincérité. Il tourna les pages, relevant chaque référence à B.M. « B.M. m'a raconté l'histoire de son enfance. Sa mère faisait le ménage... Quand j'y pense, je supporte à peine de continuer à vivre dans un luxe pareil... Trois guinées pour un chapeau ! » Si seulement elle lui en avait parlé, plutôt que d'embarrasser sa pauvre petite tête de ces questions bien trop compliquées à comprendre pour elle ! Il lui avait prêté ses livres. Karl Marx, *La Révolution en marche*. Les initiales B.M., B.M., B.M., revenaient régulièrement. Mais pourquoi jamais son nom entier ? Il y avait un côté informel, intime dans l'usage des initiales qui ne ressemblait pas à Angela. L'appelait-elle B.M. en sa présence ? Il continua. « B.M. est venu à l'improviste après dîner. Heureusement, j'étais

seule. » C'était il y a un an. « Heureusement » – pourquoi heureusement ? – « j'étais seule. » Où était-il cette nuit-là ? Il vérifia la date dans son agenda. C'était la soirée du dîner du Mansion House. Et B.M. et Angela avaient passé seuls la soirée ensemble ! Il essaya de se souvenir de cette soirée. L'avait-elle attendu jusqu'à ce qu'il rentre ? La pièce était-elle comme d'ordinaire ? Y avait-il des verres sur la table ? Est-ce que les chaises avaient été rapprochées ? Il ne se souvenait de rien – rien du tout, rien sauf de son discours au dîner du Mansion House. Pour lui, tout cela devenait de plus en plus inexplicable – toute cette situation ; sa femme recevant seule un homme inconnu. Peut-être que le volume suivant expliquerait cela. Rapidement, il attrapa le dernier des carnets – celui qu'elle avait laissé inachevé à sa mort. À la toute première page, ce maudit personnage était encore là. « Dîner seule avec B.M. ... Il est devenu très agité. Il m'a dit qu'il était temps que l'on se comprenne... J'ai essayé de lui faire entendre raison. Mais il n'a pas voulu. Il m'a menacée de... si je ne... » Le reste de la page avait été recouvert. Elle avait écrit « Egypte. Egypte. Egypte », par-dessus la page entière. Il ne pouvait discerner un seul mot ; mais il n'y avait qu'une seule interprétation : la crapule lui avait demandé de devenir sa maîtresse. Seuls dans cette pièce. Le sang monta au visage de Gilbert Clandon. Il tourna rapidement les pages. Quelle avait été la réponse ? Les initiales s'étaient interrompues. C'était simplement « il » maintenant. « Il est revenu. Je lui ai dit que je ne pouvais prendre aucune décision... Je l'ai imploré de me

quitter. » Il l'avait importunée dans cette maison. Mais pourquoi ne lui avait-elle pas dit ? Comment avait-elle pu hésiter même un instant ? Puis : « Je lui ai écrit une lettre. » Ensuite des pages avaient été laissées vides ; et puis ceci : « Il a fait ce qu'il avait menacé de faire. » Après ça – qu'est ce qui venait après ça ? Il tourna page après page. Elles étaient toutes vides. Mais là, au dernier jour avant sa mort, il était inscrit : « Aurais-je le courage de le faire aussi ? » C'était la fin.

Gilbert Clandon laissa glisser le carnet au sol. Il pouvait la voir en face de lui. Elle était debout sur le trottoir à Piccadilly. Ses yeux fixés, ses poings serrés. La voiture arrivait...

Cela lui était insupportable. Il devait savoir la vérité. Il marcha à grand pas vers le téléphone.

« Miss Miller ! » Il y eut un silence. Puis il entendit quelqu'un se déplacer dans la pièce.

« Sissy Miller à l'appareil » – sa voix lui répondit enfin.

« Qui », tonna-t-il, « est B.M. ? »

Il pouvait entendre le tic-tac de la pendule bon marché sur le manteau de sa cheminée ; puis un long soupir. Puis, enfin, elle dit :

« C'était mon frère. »

C'ETAIT son frère ; son frère qui s'était tué.

« Y a-t-il, entendit-il Sissy Miller demander, quelque chose que je peux expliquer ? »

– Rien ! hurla-t-il. Rien !

Il avait reçu son legs. Elle lui avait dit la vérité. Elle était

descendue du trottoir pour rejoindre son amant. Elle était descendue du trottoir pour lui échapper.

LE LEGS

THE LEGACY (1941)

Le 17 octobre 1940, le *Harper's Bazaar* commissionne de toute urgence une nouvelle à Virginia Woolf. Alors que la santé de cette dernière est déjà très fragile, elle termine « Le legs » dans un état de grande fatigue le 1er novembre. Trois jours plus tard le *Harper's Bazaar* en accuse réception, puis, le 21 janvier 1941, leurs bureaux londoniens lui font savoir, à son grand désarroi, qu'ils ne publieront finalement pas « Le legs ». Deux mois plus tard, le 28 mars 1941, Virginia Woolf se suicide en se noyant dans la rivière Ouse. Il faudra attendre 1944, pour que « Le legs », l'un de ses derniers écrits, soit publié dans *A Haunted House and Other Short Stories*.

Éditions Rue Saint Ambroise

3, rue Cassini 75014 Paris

editionsruesaintambroise@orange.fr

<http://ruesaintambroise.weebly.com>

DIRECTEUR DE LA COLLECTION

Bernardo Toro

ÉDITION RÉALISÉE PAR

Florence Didier-Lambert

CRÉATION ET MAQUETTE

Cynthia Savage : savagedesign.fr

RÉVISION

Danielle Lambert et Sophie Godino

Image de la couverture : [@shutterstock.com/Oking](https://www.shutterstock.com/Oking)

— COLLECTION —
Les meilleures nouvelles

Prix : 12 euros

Dépôt légal mars 2019

ISBN : 979-10-96135-07-3